

mais seulement elles ne l'avaient pas été, *ex professo*, en vue du traitement de la folie.

Pour le médecin, l'homme, indépendamment de toutes les modifications que subit sa nature, est placé dans deux états bien différents. L'opposition de ces deux états, la transition de l'un à l'autre, constituent l'objet de la science médicale : nous voulons parler de la santé et de la maladie.

Quelles conclusions générales Heinroth a-t-il déduites de ses prémisses sous le triple rapport de la santé, de la maladie et de la médecine ?

Pour celui qui ne vit que de la vie du corps, la santé consiste dans l'accomplissement des fonctions organiques et le bien-être qui en résulte.

Celui qui vit de la vie de l'âme ne se contente pas de cette demi-santé. La conscience avait besoin, pour arriver à sa perfection, d'une sorte d'aspiration vers une sphère plus relevée. Tant que ce désir n'a pas été satisfait, il y a eu lutte et souffrance : dès qu'il est rempli, que l'homme a compris comment le bien est sa fin extrême, il en résulte un sentiment de bonheur intime que rien ne peut troubler.

La santé n'est donc autre chose que l'harmonie merveilleuse de nos pensées, de nos désirs, accompagnée de la jouissance qui s'attache providentiellement à l'accomplissement intégral d'une fonction. Avec elle et par elle, le corps est plus ferme, le sang circule plus librement, l'être, corps ou âme, en un mot, a reçu sa véritable impulsion.

Au contraire, l'état maladif commence quand les ressorts de l'organisme ont perdu leur unité d'action. Dès qu'il y a maladie, on éprouve un malaise intime, conséquence des entraves que la force vitale a rencontrées dans ses diverses manifestations.

La maladie est donc la suspension des forces de la vie, comme leur anéantissement est la mort.

Mais, de même que la santé procède primitivement de la satisfaction de la conscience, et que la vitalité irradie de la raison aux organes du corps, de même aussi la maladie ne saurait être

conçue comme localisée dans le corps ; il faut remonter jusqu'à la raison pour en saisir la véritable origine.

Nous l'avons déjà dit : pour Heinroth, s'isoler du monde extérieur, se renfermer dans l'idéal du bien, élever enfin la conscience au-dessus des désirs et des tourments, c'est donner à l'être humain l'harmonie qui fait sa force et sa santé. L'homme qui vit en dehors du monde extérieur se suffit à lui-même ; celui qui se laisse aller au monde, au contraire, est agité par des désirs sans cesse renaissants. La sensibilité s'exalte sans trouver de satisfaction, sans en avoir de possible. L'amour des choses terrestres, aiguillonné par le désir, essaye en vain de se fixer d'une manière durable : on souffre, on a des craintes, et le fruit de ce douloureux enfantement, c'est la passion.

La passion est donc une forme malade qui prend sa source dans les troubles de la sensibilité. Variée suivant les objets sur lesquels elle se porte, elle est une dans son essence, et nous ravit toujours, avec le libre développement, le bonheur qui suit l'exaltation de la conscience.

Mais après que la passion a pris sa source dans la sensibilité, elle réagit de là sur toutes les autres facultés de l'homme ; elle jette l'intelligence dans des erreurs profondes, véritable produit morbide ; et quand la volonté, s'enchaînant à la passion, se complaît dans ces illusions dangereuses, elle les sanctionne de toute sa puissance.

Alors, pour emprunter à la théologie un mot qui manque au vocabulaire des philosophes, *le péché* fait son entrée dans l'âme, et à mesure que sa possession est moins contestée, il devient le vice. Le vice, dit Heinroth, est l'œuvre de la volonté ; il s'élève, non pas hors de la raison, mais contre elle. La guérison en est toujours difficile, souvent impossible, par l'affaiblissement successif de la force morale, et en dernier lieu par son anéantissement.

Telle est l'origine de la passion. Née au moment où la conscience a disparu, elle se développe libre en apparence, mais en réalité poussée par une excitation extérieure à laquelle elle ne



saurait opposer de véritable résistance. La moralité s'éloigne peu à peu, et avec elle la raison sa compagne; reste seulement, et parfois, la prudence qui doit, comme dit Heinroth, protéger et défendre la maison. Une progression plus ou moins rapide mène une passion au vice, c'est-à-dire à son dernier terme.

Voilà donc la marche des états passionnés de l'esprit, et leur rapport avec l'état sain ou l'harmonie complète des facultés, telle qu'elle était sous l'influence de la foi morale.

Quand on a compris par quels procédés Heinroth croit nécessaire d'arriver à la théorie de la passion, il est facile de se rendre compte des moyens qu'il emploie pour théoriser la folie.

L'aliénation ne saurait être confondue avec le vice; elle en diffère par des caractères de degré et de durée qui sont mis en lumière depuis longtemps, et sur lesquels tous les médecins spéciaux ont suffisamment insisté; et si le résultat extrême, si le terme ultime des deux progressions n'est pas le même, il en résulte que les intermédiaires présenteront également des différences, dussent-elles provenir toutes deux d'un semblable point de départ.

En représentant notre pensée par une comparaison empruntée aux combinaisons numériques, nous dirons qu'étant donné un premier terme, deux séries également progressives sont instituées, mais avec des *raisons* différentes. L'une est celle qui mène au vice, l'autre est celle qui mène à la folie.

L'homme, privé de la force intelligente que donne le sentiment du bien, est obligé de demander à l'excitation artificielle l'élément actif de sa nature. La faculté par laquelle se transmet cette incitation, et qui prend le nom, malheureusement vague dans notre langue, de sensibilité (*Gemüth*), se tourne forcément sur les choses du dehors. En effet, obéissant à la nécessité qui régit tout être vivant, l'individu a besoin d'emprunter hors de lui ce qui doit continuer son exercice; il a renoncé volontairement à puiser à la source de la morale, la seule pure et durable: il lui faut recourir à des moyens artificiels pour *étancher sa soif de vivre*.

L'histoire des intermédiaires que l'esprit poursuit ainsi laborieusement avant d'être entraîné dans le désordre de la folie, constitue pour Heinroth la véritable théorie de l'aliénation. On le retrouve ainsi fidèle à la méthode sur laquelle nous avons tant de fois insisté: rechercher les lois de l'esprit *in actu*, et ne pas se contenter des inductions qui s'établissent sur l'esprit stationnaire. Toutefois il a besoin dès l'abord d'invoquer un postulat que lui concéderont difficilement un grand nombre de médecins aliénistes; c'est que l'origine des troubles de l'âme est tout entière dans ce travail intérieur, dans cette disposition intime; que tout le reste, accidents somatiques, événements malheureux, impressions violentes, éducation même, serait inhabile à créer l'aliénation sans cette diathèse morbide.

Ce principe une fois admis, et le but de la recherche étant légitimé, suivons Heinroth dans chacun des termes de la progression vers la folie, comme nous l'avons accompagné dans celle qui conduisait au vice.

Quand la sensibilité cesse d'avoir son guide naturel, sa première manifestation, ou pour mieux dire, son premier *moment*, c'est le tempérament ou le caractère qui, suivant l'expression scholastique, devient la matière dont l'égoïsme est la forme. En d'autres termes, l'individu se conformant à ses goûts personnels obéit dans chacun de ses actes à une passion égoïste. Comme, dans cet ordre d'existence, la liberté n'est jamais ni complète ni de longue durée, il en résulte que le caractère d'un tel état est essentiellement négatif, qu'il s'accompagne d'un vague sentiment de malaise ou d'incertitude.

Plus l'indécision augmente, plus la raison diminue pour faire place à la sensibilité; bientôt la sensibilité finit par régner seule et sans règles. Il ne manque à la folie pour se produire qu'un seul élément, c'est l'excitation.

L'incendie préexiste virtuellement et dans les matériaux et dans leur disposition favorable; l'excitation est l'étincelle.

Ainsi, la sensibilité (*Gemüth*) croît en raison de l'affaiblissement de la conscience; non pas qu'elle devienne plus active ou



qu'elle prenne une forme déterminée, mais elle exagère sa manière d'être préexistante. Principe essentiel dans la vie de l'âme, puisqu'elle se trouve au commencement de toute détermination, à l'origine de tout désir, la sensibilité devient le point de mire sur lequel le médecin doit sans cesse avoir les yeux. Le premier degré de la *préparation* de la folie est donc pour Heinroth la superposition des forces extérieures à celles de la raison; le second degré est la prédominance de la sensibilité et la disparition du seul élément conservateur, qu'il désignait vaguement sous le nom de prudence.

On comprend d'ailleurs que la lutte entre la raison persistante et la sensibilité peut être plus ou moins pénible, que les éléments d'excitation peuvent avoir une plus ou moins grande énergie.

Tous les troubles de l'âme ont donc pour double origine : la disposition préalable de l'esprit et l'excitation (*Reiz*). Mais pour que l'aliénation se produise, il est nécessaire qu'ils se trouvent en rapport à un degré suffisant et avec une puissance déterminée; il faut, en un mot, ce qu'Heinroth appelle l'état de maturité.

En effet, l'excitation peut être assez active pour occasionner la folie; mais la sensibilité n'est pas prête à recevoir sa funeste influence; elle tient encore aux vraies conditions de la morale par des liens plus ou moins faciles à détacher; elle a bien perdu sa véritable nature, mais, comme une constitution délabrée, elle lutte contre la mort avec des ressources extrêmes. Ainsi l'amour-propre, le désir de sa conservation, etc., sont les derniers efforts jetés entre la vie bien ordonnée et l'aliénation.

Du jour où la sensibilité a perdu son seul et faible soutien, la liberté disparaît de l'âme devenue la proie de l'excitation, et la sensibilité est violemment sollicitée hors d'elle-même ou anéantie, selon que l'excitation agit positivement ou négativement.

Il y a, en un mot, pour me servir d'une comparaison familière à Heinroth, neutralisation d'excitation et de sensibilité, et formation d'un nouveau produit dont les caractères sont tout autres; ce produit, c'est la folie confirmée.

Telle est, exposée à grands traits, mais sans rien omettre des points essentiels, la théorie d'Heinroth.

On voit, et nous ne saurions trop le redire, que le système en entier porte sur la génération de la folie et sur la transition de l'état sain à l'état malade. Obligé de représenter un mouvement, Heinroth n'avait pas les facilités de classification que donne l'étude d'une nature au repos. La physiologie, et l'on peut appliquer ici ce mot, est autrement difficile que l'anatomie des affections morbides : aussi le reproche d'obscurité est-il un de ceux qui se sont reproduits le plus souvent, en France surtout et en Angleterre.

Une autre critique plus grave porte sur l'ensemble du système, et comme elle tient au fond même des idées et de la méthode, elle nous fournira l'occasion d'indiquer nos opinions personnelles sur la valeur des doctrines d'Heinroth.

Nous avons montré comment Heinroth établissait une double série progressive, qui, une à l'origine, se dédoublait bientôt pour conduire d'une part au vice, de l'autre à l'aliénation. Nous avons parcouru séparément chacune des deux routes, ce que l'auteur et les critiques ont toujours eu le tort de ne pas faire avec netteté. Les principales objections portent en effet sur la difficulté d'isoler les deux directions et sur leurs délimitations mutuelles. D'un autre côté, nous avons reproduit avec la plus rigoureuse exactitude et avec une insistance qui doit, au premier abord, sembler excessive, les principes généraux sur lesquels tout s'appuie.

Nous l'avons fait parce que, s'il était nécessaire de détacher les deux embranchements de la passion et de la folie, il ne l'était pas moins de faire ressortir leur origine unique et le pourquoi de cette unité.

Friedreich, un des chefs de l'école somatique allemande, s'est attaché avec une persistance particulière à combattre sur tous les points la manière de voir d'Heinroth.

Il est à regretter, suivant lui, que Heinroth ait dépensé tant de talent à étayer un système faux et immoral. Il rapproche même



ces doctrines des folies qu'avait déjà débitées Windeschmann dans son mémoire, *Sur quelque chose qui manque à l'art de guérir*, où il veut qu'on range l'exorcisme, les aspersion d'eau bénite, parmi les moyens rationnels de traitement moral. Friedreich sait bien qu'Heinroth est loin de pareilles idées; mais il semble redouter avant tout que les auxiliaires du traitement moral du médecin de Leipzig ne soient pour ses élèves des capucins ou des dominicains avec leurs auto-da-fé.

Une pareille manière de juger est si loin de la juste critique que, partout dans ses ouvrages, Heinroth insiste sur la double santé de l'âme et du corps, et sur la nécessité d'allier le traitement physique au traitement moral, et que Friedreich finit par envelopper dans une même proscription les trois grands maîtres de la médecine psychologique, Harper, Heinroth, Beneke.

Le premier reproche vraiment sérieux de sa critique est celui-ci :

Il est impossible de considérer la folie comme une maladie de l'âme.

En effet l'âme est une force, la force est un tout absolu, indivisible; admettre un état maladif dans une force, c'est conclure à sa destruction totale.

Il en résulte que l'immortalité de l'âme est une vérité inadmissible dès que l'on consent à lui prêter des maladies, et qu'au premier chef, le système d'Heinroth est immoral.

Au deuxième chef, il est faux. L'état de faute morale est confondu avec l'état mental des aliénés, et entre ces deux choses pas d'analogie. La preuve en est que des milliers de criminels ne sont pas fous et ne le deviennent jamais, que les enfants peuvent être fous avant l'âge du discernement moral, enfin, que des hommes honnêtes, au dire de tous, ont été frappés par une aliénation qui ne pouvait prendre sa source dans leur état de péché antérieur. Et à ce propos, il cite le fameux exemple tant de fois redit en Allemagne de la femme de Lavater.

Sans aucun doute, Friedreich a bien saisi le point difficile, mais on trouve de graves erreurs dans son interprétation. Si

pour Heinroth la perte de la moralité, le péché, pour se servir du mot même que préférerait le maître, est la cause première de la folie, il n'en est pas l'explication immédiate. L'abandon des principes moraux a détourné la raison de sa droite voie; mais entre ce détournement et les troubles de l'âme, l'intervalle est encore immense, et souvent long à franchir. Heinroth manque, il est vrai, de précision dans la description des états intermédiaires, mais ce vague tient nécessairement à sa méthode; il en a saisi, selon nous, la loi générale en prenant la sensibilité comme la chose essentielle à considérer dans la série des transformations.

Ideler, avec des allures plus psychologiques et des subdivisions mieux définies, a bien compris quel rôle immense la sensibilité jouait dans la période de transition; comme Heinroth, il voit au passage de la raison à la folie un équilibre rompu dans l'harmonie primitive des facultés humaines et la prédominance des formes sensitives; mais il s'arrête là.

Heinroth explique l'équilibre naturel par le gouvernement de la raison morale, sa destruction par l'empire de la sensibilité, qui se superpose à tout le reste, abandonne la liberté et se laisse dominer par les excitations du dehors.

L'honnêteté d'Heinroth n'est donc rien moins que la morale facile d'un homme qui ne commet aucun crime; elle réside dans l'essence de l'âme et non pas dans quelques actes plus ou moins réprouvés par nos législations.

Si Jacobi et Friedreich repoussent vivement la doctrine d'Heinroth, c'est qu'ils n'entendent pas sa moralité comme nous l'interprétons. La preuve en est dans la définition que Heinroth donne de la folie: « La perte de la raison (*Vernunftlosigkeit*) » n'est autre chose que la suspension de la liberté, *ayant des conditions de durée* (daurende Unfreiheit), existant par elle-même et pour elle (*für sich*), se liant soit à l'état de santé *apparente*, soit à l'état de maladie confirmée, et altérant, dans la sphère de l'influence malade, le *sentiment*, l'*esprit* et la *volonté* » (*Gemüth, Geist, Wille*). »



En effet, on voit par là quelle extension Heinroth entend donner à sa théorie. La privation de la liberté est le fait dominant; l'absence de moralité directrice est la cause première; si à ces éléments on ajoute une suffisante durée, l'aliénation mentale est caractérisée dans son essence, mais non pas dans ses phénomènes secondaires et dans ses causes occasionnelles.

L'étude des conditions accessoires qui, pour Friedreich et Jacobi, constitue toute la science, n'appartient pas à la théorie abstraite et transcendante telle que la concevait Heinroth; mais elle occupe sa véritable place dans les prolégomènes du traitement. — On s'explique ainsi facilement et le rôle fondamental qu'il attribue à la moralité, quand il s'agit des lois générales de la folie, et comment il peut, sans rien préjuger de leur intervention, passer d'abord sous le silence tant de lésions qui ne se lient qu'accidentellement à la production des troubles de l'âme, et dont on l'accuse de ne tenir aucun compte.

L'objection la plus redoutable, et nous convenons qu'elle est à peu près insoluble avec les seules données de la théorie du médecin philosophe, c'est donc celle que Friedreich opposait en première ligne: Pourquoi tout criminel n'est-il pas aliéné?

La seule réponse à faire est dans l'établissement des deux séries divergentes qui conduisent ou au crime ou à l'aliénation; mais, quoique les documents de toute espèce ne manquassent pas à Heinroth, à la fois médecin d'un asile d'aliénés et d'une prison, il n'a nulle part fait assez ressortir la différence qui sépare le coupable du malade dans les divers degrés qu'ils suivent presque parallèlement. On oserait à peine lui en faire un reproche, quand on songe aux immenses difficultés dont une semblable tâche doit être hérissée.

Quoiqu'il n'ait pas rempli complètement son programme, Heinroth n'en a pas moins eu le mérite de placer la science de l'aliénation sur un terrain fécond qui étend et ennoblit le but des études du médecin aliéniste. Groos lui a rendu justice sous ce rapport et a prêté à sa méthode l'appui de son autorité. Hein-

roth, dit-il, a émis une grande et féconde vérité en faisant dépendre les troubles de l'âme *du cours même* de la vie. Il répondait, par là, à cette proposition de Nasse, qui semble en contradiction avec la théorie d'Heinroth, quoiqu'elle y rentre véritablement, que *le péché* peut précéder la folie, mais n'en saurait être la cause (1).

Enfin, une objection saillante et sur laquelle Jacobi et Friedreich reviennent plusieurs fois, c'est qu'avec les idées d'Heinroth et de ses élèves le traitement devient impossible.

Pour examiner la légitimité d'un semblable reproche, il nous reste à suivre Heinroth dans les applications, à voir comment il entend la thérapeutique si complexe des aliénés, quelle place il laisse à la matière médicale, quelles influences il attribue au traitement spécial de l'esprit.

On sait combien c'est chose laborieuse que d'imposer des règles à l'éducation. En effet, l'éducateur est obligé de tenir compte de mille différences, de nuances fines presque insaisissables et qui ne sauraient s'écrire ou se résumer. Lui seul, il fait sa théorie en façonnant sa nature. Il est, en un mot, comme l'homme de bien qui ne saurait avec un code suppléer aux inspirations indéfinissables de son sens moral.

Le médecin d'aliénés est exactement dans le même cas. La prévision, c'est-à-dire la science, ne peut remplacer chez lui le tact et le sentiment instinctifs qui devinent plus qu'ils ne systématisent. Concevoir un type de traitement moral, c'est donc bien plutôt concevoir un type de médecin.

Le but est de faire rentrer dans sa route l'âme qui s'en est écartée, de l'amener à la santé en rétablissant l'harmonie. Le prêtre tout seul est incapable d'accomplir cette mission. Si la nature morale de l'homme est de son domaine, il cesse de lui appartenir dès que cette nature s'est anéantie.

Sera-ce le psychologue ou le philosophe qu'on appellera à l'œuvre? Mais ni l'un ni l'autre n'ont étudié les troubles de

(1) Groos, *De l'essence des maladies mentales*, Ueber das Wesen der Seelenstörungen. Heidelb. 1827.